



## CHAPITRE II.

*Engagement de l'Auteur pour les Philippines, & ce qui se passa jusqu'à son départ de Cadis pour la Nouvelle Espagne.*

L'An 1625. comme je demourois parmi ceux de l'Ordre de Saint-Dominique en la Ville de Xerez en l'Andalousie, l'on envoya quatre Missions, l'une de l'Ordre de Saint-François à Jucatan, l'autre de la Mercy au Mexique; & les deux autres qui étoient des Jacobins & des Jesuites, passerent aux Philippines.

Le Commissaire que le Pape avoit nommé pour faire cette Mission, s'apelloit Frere Mathieu de la Ville, à qui il avoit donné pouvoir d'enroller trente Religieux; & comme il en eut déjà trouvé environ vingt-quatre dans la Castille & aux environs de Madrid, il les envoyoit les uns après les autres bien pourvus d'argent à Cadis, pour y demeurer dans un logis qu'il avoit loüé pour lui & pour ceux de sa suite, jusques au tems que la Flote devoit partir pour aller aux Indes.

Ce Commissaire nomma un autre Religieux qui s'apelloit Antoine Calvo, pour faire la visite dans les Convens de l'Andalousie qui se trouvoient sur sa route; sçavoir, dans ceux de Cordouë, de Seville, de S. Lucar,

&

& de Xerez, pour remplir le nombre des trente Missionnaires que portoit sa Commission.

Sur la fin de May il arriva à Xerez, amenant avec lui un autre Religieux, qui s'apelloit Antoine Melendez du College de Saint-Gregoire de Valladolid, que j'avois fréquenté long-temps auparavant, & avec qui j'avois lié une amitié très-particuliere.

Aussi-tôt qu'il me vit, il en eut tant de joye, qu'il me pria d'aller souper ce soir-là dans sa chambre, & comme il avoit quantité de patagons, il fit tout ce qu'il pût pour me faire bonne chere.

Le bon vin de Xerez qui ne fut point épargné dans ce régal, réveilla tellement la chaleur de son zèle, qu'il ne fit que parler de convertir les Japonois tout ce soir-là, & discourir de ces pais éloignez de six mille lieues, qu'il n'avoit jamais vûs, comme s'il y eût demeuré toute sa vie. Enfin je puis dire que Bachus l'avoit métamorphosé de Théologien en Orateur, & comme un second Cicéron, lui avoit enseigné toutes les parties de l'Eloquence. Il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit me persuader, de m'associer avec lui en cette fonction Apostolique; & entr'autres choses il me representoit, que nul n'étoit Prophète en son pays, & qu'il en falloit sortir pour s'acquérir du bien & de la réputation.

Mais quand il vid que cette sorte de Rhetorique ne me persuadoit pas assez pour suivre ses desseins, il voulut me gagner par d'autres considérations plus touchantes.

Il me representoit les Indes toutes pavées d'or & d'argent, que les pierres c'étoient des per-

perles, des rubis & des diamans, que les arbres y étoient chargés de grappes, de noix muscades, les champs remplis de cannes de sucre, les soyes de la Chine si communes, que les voiles des Navires n'étoient que de tafetas ou de satin; & enfin que c'étoit un pays où l'on trouvoit réellement tout ce que l'Histoire & la Fable avoient représenté des richesses de Crésus & de Midas.

Il me représenta ensuite les Philippines comme un Paradis terrestre, où l'abondance se trouvoit par tout, & où rien ne manquoit aux délices de la vie.

Et comme il s'imaginait être déjà dans ces lieux, il me décrivait ses voyages dans ces Provinces, accompagné des Indiens avec des Trompettes & des Hautbois, ses entrées dans les Villes, sur un chemin parsemé de fleurs, sous des Arcs de Triomphe, au bruit du carillon des cloches, & recevant les respectueuses soumissions de tous les habitans.

Et comme l'homme est naturellement touché du désir d'apprendre, il me représentait encore la satisfaction que nous aurions en ces pays-là, de voir comme l'Or & l'Argent se forment dans les entrailles de la terre, comme le Poivre, les Muscades & les Giroffes viennent en leur saison, & que la Cannelle n'est que l'écorce d'un arbre.

Que nous y verrions comme on tire le suc des cannes pour en faire la cassonnade, & en former des pains de sucre; l'étrange métamorphose de la Cochenille, d'un ver en la riche teinture d'écarlate, le changement de  
l'herbe

l'herbe du Tinta en Indigo, & enfin que sans peine & sans étude, nous y pourrions apprendre mille belles choses, capables non seulement de contenter notre curiosité, mais aussi d'augmenter nos connoissances, & perfectionner notre entendement.

Et quoi que la liqueur de Xerez eût fourni toute cette belle éloquence, il ne laissoit pourtant pas de lui préférer son vin des Philippines qu'on recueille de ces grands arbres de Cocos, dont les Historiens nous disent tant de merveilles, & souhaittoit d'y être déjà, pour en boire en ma compagnie, à la santé de tous nos amis.

Après que nous eûmes soupé, Melendez voulut sçavoir quelle inclination j'avois pour son voyage, & fit serment qu'il n'auroit jamais de repos que je ne lui eusse promis de l'y accompagner; pour m'y obliger davantage, il m'offrit une demi douzaine de Pistoles, m'assurant que je ne manquerois de rien, & que le lendemain matin, Calvo me fourniroit de quoi acheter toutes les choses qui me seroient nécessaires durant ce long voyage.

Je lui fis réponse, qu'une résolution trop prompte, n'apportoit souvent que du repentir & de la tristesse, & que j'y penserois toute la nuit, & que je ferois beaucoup de choses pour l'amour de lui; mais que si je prenois résolution d'y aller, je voulois y emmener aussi un de mes amis, qui étoit un Religieux Irlandois nommé Frere Thomas de Leon.

Sur cela je pris congé de Melendez, & me retirai dans ma chambre, où je ne trouvai  
plus

plus le repos que j'avois accoûtumé; non que j'eusse été touché par son discours; mais bien plus par la pensée qui me vint, que j'avois trouvé l'occasion propre de m'éloigner de la vûe de mes parens, & de me dérober à leur connoissance.

Car j'avois reçu depuis peu une lettre de mon pere, qui m'écrivoit dans une extrême colere, que tous mes parens étoient fâchez contre moi, & lui plus qu'eux tous, de ce qu'ayant tant dépensé pour me faire étudier, je n'avois pas seulement refusé d'entrer dans la Societé des Jésuites, comme il esperoit, mais qu'en toutes choses, j'avois témoigné une averfion mortelle contr'eux, & qu'il auroit mieux aimé que j'eusse été un simple souillon de cuisine dans le Collège des Jésuites, que de me voir Général de tout l'Ordre de saint Dominique; que je ne devois jamais penser d'être bien venu auprès de tous mes Freres, ni auprès de lui; que je ne devois plus esperer de le revoir, quand même je retournerois en Angleterre; que si j'y venois, il susciteroit les Jésuites que j'avois abandonnez, à me faire chasser de mon pais; & qu'avec le consentement de mon frere aîné, qui est à present Gouverneur d'Oxford, il vendroit l'Hôtel de Haling, & me priveroit de tout ce que je pouvois prétendre sur son bien.

Le dessein que j'avois d'achever mes études, s'oposoit au déplaisir que m'avoit causé cette lettre, j'aurois bien souhaité de pouvoir retourner en Angleterre, & demeurer encore quelque-tems en Espagne pour y perfectionner mes études; mais je confide-

rois

rois aussi qu'après qu'elles seroient achevées, les Jacobins avec un Mandement du Pape, m'envoyeroient aussi tôt en mon pays en qualité de Missionnaire.

Toutes les suites de la colere de mon Pere, & de la furie de mon Frere le Colonel, se presentoient aussi devant moi, & tout ce que la haine & l'adresse des Jésuites leurs amis pouvoit inventer pour me faire chasser d'Angleterre.

Je rapellai aussi tout ce que Melendez m'avoit dit, des moyens de m'acquérir la connoissance des choses naturelles, par la vûe des richesses de l'Amérique, & des beautez de l'Asie, & me perfectionner dans les choses spirituelles par la contemplation de cette nouvelle Eglise, & la conversation de ses Fondateurs.

Ayant donc passé toute la nuit dans ces inquiétudes, & ces combats; je me résolus enfin à voir l'Amérique, & à y demeurer jusqu'à la mort de mon Pere, & que j'eusse gagné de quoi récompenser la portion héréditaire, dont mon pere m'avoit privé en faveur des Jésuites.

Avec cette résolution je fus trouver Antoine Melendez, & lui ayant témoigné le dessein que j'avois fait de le suivre en son long voyage; je suis assuré qu'il en reçût autant de contentement pour le moins, que si je lui eusse rendu un pareil souper à celui qu'il m'avoit donné; mais qui fut encore bien augmenté à dîner, quand je lui presentai mon ami Irlandois Thomas de Leon, pour être de notre compagnie.

Après le dîner nous fumes presentez au

Tom. I.

B

Su-

Supérieur Calvo, qui nous embrassa avec beaucoup de tendresse, & nous promit toute sorte d'amitié durant le voyage.

Il nous lut un grand mémoire de tout ce qu'il avoit acheté pour nous nourrir quand nous serions sur mer; tant de poissons & de viandes, tant de brebis, de pourceaux salez, de jambons, de poules, de barils de biscuit blanc, de jarres de vin de Casalla, de barils de ris, de figues, d'olives, de capres, de raisins, de citrons, d'oranges douces & aigres, de grenades, de dragées, de conserves, de marmelades, & de toutes sortes de confitures de Portugal.

Il nous fit espérer qu'il nous feroit recevoir Maître es Arts, & Docteurs en Théologie à Manille, & puis ouvrant sa bourse, il nous donna de quoi faire notre dépense ce jour-là dans Xerez, & acheter ce que nous voulions pour transporter avec nous à Cadis, outre ce qui étoit nécessaire pour les frais du voyage; & enfin étendant ses deux mains, il nous donna la bénédiction de Sa Sainteté, afin qu'il ne nous arrivât aucun malheur par le chemin.

Les principaux Religieux de nos amis de Xerez, firent tout ce qu'ils purent pour nous décourager; mais la liberté dont nous avions joui ce jour-là en la compagnie de Melendez bannit toute la tristesse que nous pouvoit donner un si prompt départ.

Calvo craignant que l'attache pour quelques Religieuses, qui d'ordinaire a beaucoup de pouvoir sur les Religieux Espagnols, ne retardât notre voyage, nous conseilla adroitement de partir de Xerez le lendemain

main matin; Ce que nous fimes en la compagnie de Melendez, & d'un autre Religieux Espagnol de cette ville-là, laissant nos coffres & nos livres à Calvo, afin qu'il eût soin de les envoyer après nous à Cadis. Ce jour-là nous poursuivîmes nôtre voyage vers le Port de sainte-Marie, montez comme des Cavaliers Espagnols sur nos petites boutriques, laissant sur nôtre route le somptueux Couvent des Chartreux, & la Riviere de Guadaletché, l'ancien fleuve d'Oubli des Poëtes, où nous mangeames des fruits de ces champs Elisées, & bûmes de l'eau des ruisseaux cristallins du Guadaletché, pour chasser à perpetuité la mémoire des aimables objets que nous laissons en Espagne & à Xerez, & tout ce qui nous pouvoit faire penser au retour.

Sur le soir nous arrivâmes en ce Port, qui s'est rendu fameux, parce qu'il sert de retraite aux principales Galeres d'Espagne, & Dom Federic de Tolède qui en est Gouverneur ayant appris l'arrivée de quatre Apôtres des Indes, ne voulant pas perdre cette occasion, qu'il estimoit un bonheur extraordinaire pour lui, nous invita ce soir-là à souper en sa maison.

Tous les habitans estimoient leur ville benite, de ce que nous marchions par leurs rues; ils nous regardoient comme destinez au Martyre pour Jesus-Christ, & souhaitoient d'avoir de nos reliques, & les forçats des Galeres se batoient à qui feroit retentir plus hautement leurs trompettes & leurs haut-bois.

Dom Federic n'épargna rien pour nous bien traiter, & après souper il nous envoya

conduire par ses Gentils-hommes au Convent des Minimes, où il avoit donné ordre de nous loger, & où nous fûmes reçus avec tant de bonté par les Religieux, qu'ils voulurent nous laver les pieds ce soir-là, pour nous témoigner leur affection fraternelle, & nous souhaiterent ensuite un bon & paisible repos en nous en allant coucher.

Le lendemain matin, après que ces pauvres Religieux nous eurent donné à déjeuner nous trouvâmes un bateau que Dom Federic avoit fait préparer pour nous, & pour ses Gentils-hommes, qui avoient chargé de nous accompagner, & nous conduire jusques à Cadix.

Quand nous y fûmes arrivez, nous y trouvâmes nos autres Compagnons, & le Commissaire du Pape, frere Mathieu de la Ville, qui nous reçut & nous donna à dîner.

Nous demeurâmes à Cadix, honorez de tout le monde, & jouissant de la belle vue de ce lieu-là, tant sur la terre que sur la mer, jusques au tems du départ de la Flore.

Comme il s'aprochoit, Frere Mathieu de la Ville, que nous croyions brûler de zele pour le Martyre, vint prendre congé de nous, & nous ayant montré la Commission qu'il avoit reçüe du Pape, de pouvoir nommer en sa place, qui bon lui sembleroit: il nomma Calvo pour nôtre Supérieur, & s'en retourna en Espagne.

Son départ causa de la mutinerie parmi nous, & refroidit si fort le zele de ceux de nos Missionnaires, qu'ils nous abandonnerent secretement.

Mais les autres furent contents de demeurer

rer avec Calvo, d'autant que c'étoit un bon vieillard, mais mal pourvû des talens nécessaires à inspirer le respect qui étoit dû à son caractere.

Il étoit d'ailleurs si mal propre, & son habit étoit si sale, aussi-bien que ses mains à force de manier souvent ses jambons, qu'il avoit plutôt la mine d'un marmiton de cuisine, que d'un Commissaire Apostolique; mais tout tel qu'il étoit il fut pourtant destiné à la conduite de cette Mission depuis l'Espagne jusques à Mexique, où il y a trois mille lieues Espagnoles, & encore autant au-delà, depuis Mexique jusques à Manille, qui est la ville Métropolitaine des Isles Philippines, & où se tient la Cour du Vice-Roi.